



## Psychopathologie de l'homme en désituation

Par JÉRÔME ENGLEBERT

*Université de Liège*

*Nous sentons dans un monde, nous pensons, nous nommons dans un autre, nous pouvons entre les deux établir une concordance mais non combler l'intervalle.*

*M. Proust, Le Côté de Guermantes I, 1944, p. 50.*

### Introduction

Ce texte entre en dialogue avec deux autres propositions formulées par ailleurs. La première est celle de l'étude de l'homme en situation, à laquelle j'ai consacré un livre<sup>1</sup>. Celle-ci s'inscrit dans une conception de la psychopathologie reposant sur une thèse assez simple, mais que j'estime fondamentale : il n'est d'homme et de souffrance psychologique et psychopathologique qu'*en situation*. Reprenant cet axiome à Sartre (et selon moi en connivence avec Deleuze<sup>2</sup>), il peut être suggéré de penser que 1) ce qui confère la dimension pathologique à un phénomène est, plus que le comportement en lui-même, le

---

<sup>1</sup> J. Englebert, *Psychopathologie de l'homme en situation*, Paris, Hermann, 2017.

<sup>2</sup> En effet, selon Deleuze, la situation « n'est pas pour Sartre un concept parmi les autres, mais l'élément pragmatique qui transforme tout, et sans lequel les concepts n'auraient ni sens ni structure. [...] La situation, c'est le fonctionnement du concept lui-même. Et la richesse et la nouveauté des concepts sartriens viennent de ceci, qu'ils sont l'énoncé de situations, en même temps que les situations des agencements de concepts » — le propos est rapporté par J. Colombel, « Deleuze-Sartre : Pistes » dans A. Bernold et R. Pinhas [dir.], *Deleuze épars*, Paris, Hermann, 2005, p. 39.

contexte dans lequel celui-ci s'inscrit<sup>1</sup>, et 2) le savoir clinique ne peut prioritairement reposer sur des données chiffrées extraites d'un homme en laboratoire pour lequel on identifie, la plupart du temps, les manquements et défaillances de ce qui, hypothétiquement, caractériserait une expérience saine. Le socle de la connaissance clinique doit plutôt consister en un savoir qualitatif à propos des différents phénomènes concernés par l'expérience du sujet (ainsi que les interactions entre ces phénomènes).

La seconde proposition pour laquelle il convient d'identifier une relation avec cette présente contribution est une réflexion récente menée à propos des pathologies de la liberté<sup>2</sup>. Dans celle-ci, je suggère d'interroger les psychopathologies comme des modalités inédites d'expression de la liberté plutôt que comme des entraves à la liberté, ou des ratés de celle-ci. Cette proposition qui révèle la part de « liberté des pathologies » n'est évidemment pas aveugle en ce qui concerne les notions de souffrance, mais cherche à qualifier l'expérience psychopathologique pour ce qu'elle est, dans sa positivité. Définitivement, j'estime que le clinicien rencontre mieux l'expérience en première personne s'il conçoit le vécu de ce sujet comme un phénomène à part entière, particulier certes, mais bien ancré dans les conditions de possibilité de l'être humain, plutôt qu'en situant le trouble à travers l'expérience du manque ou dans le déficit d'une fonction ou d'une compétence.

L'étude de l'homme en *désituation* n'a pas pour objectif de remettre en cause ces hypothèses, ni même de les rejouer. Je demeure convaincu de leur bienfondé. Par contre, pour l'expérience de la psychose, de la schizophrénie en particulier, j'estime nécessaire de préciser une dimension cruciale de ce vécu. Celle-ci vient titiller les certitudes de l'homme en situation et rend sans doute encore un peu plus difficiles les modelages de la liberté — ceux-ci mettant en exergue les récurrentes prouesses existentielles de l'homme psychotique — dans l'éprouvé schizophrénique. Il s'agit de traiter de l'expérience de la désituation telle que Sartre la décrit (discrètement) dans la dernière partie de

---

<sup>1</sup> Inspirée par la réflexion de G. Canguilhem — dans *Le Normal et le Pathologique*, Paris, PUF, 1966, p. 90 — indiquant que « le vivant et le milieu ne sont pas normaux pris séparément, mais [que] c'est leur relation qui les rend tels l'un et l'autre », notre proposition rejoint les travaux de A. Demaret qui — dans *Éthologie et Psychiatrie*, Bruxelles, Mardaga, 1979, 2014 — met en évidence de manière ingénieuse que c'est bien le contexte qui confère sa dimension pathologique à un comportement et qu'une dé-contextualisation (ou re-contextualisation) du comportement étudié peut généralement mettre en évidence des caractéristiques adaptatives insoupçonnées.

<sup>2</sup> J. Englebert, « Les Pathologies de la liberté (ou la liberté des pathologies) : la ballade de Germain », *Klēsis*, à paraître en 2019.

son œuvre, attribuant ce vécu principalement à l'artiste, à Flaubert en particulier :

[E]n s'irréalisant comme conscience de survol, il a renié son ancrage, la facilité, la contingence de ses fins trop humaines : [...] cet être de hasard, s'est fait témoin désitué, donc universel, de l'imagination comme totalité rigoureuse<sup>1</sup>.

Ces phrases sont de Sartre qui attribue cette description à Flaubert dans le tome III de *L'Idiot de la famille*. Ce néologisme<sup>2</sup> — décliné sous plusieurs formes pour indiquer la possibilité d'être un *témoin désitué* et le principe de désituation, avant de caractériser Flaubert dans sa monumentale psychobiographie — apparaît d'abord dans les *Questions de méthode*<sup>3</sup>.

En plus de donner à ce concept une assise définitoire, je chercherai à l'inscrire dans la généalogie sartrienne de la notion de situation. Je ferai reposer mon argumentation sur la notion de situation dans l'*Esquisse d'une théorie des émotions*<sup>4</sup>. Ce détour me permettra de relier la situation à la problématique émotionnelle qui lui est indissociable, tout en suggérant que la désituation rejoue cette dimension de l'éprouvé affectif.

Enfin, et je justifierai par-là mon titre, j'utiliserai la notion de désituation dans le champ de la psychopathologie, plus particulièrement de la psychose schizophrénique. Pour ce faire, je vais convoquer les propositions contemporaines de la psychopathologie phénoménologique qui identifient des anomalies de l'expérience du soi et du rapport au monde en tant que caractéristiques centrales de l'éprouvé schizophrénique. Mon objectif consistera à démontrer que l'hypothèse de la désituation permet de peaufiner ces modèles de compréhension psychopathologique de référence et, dès lors, nous le verrons, d'identifier des zones de proximité entre l'expérience de l'artiste, en l'occurrence Flaubert, et celle du schizophrène, campée par deux patients : Séraphine et Fabien.

---

<sup>1</sup> J.-P. Sartre, *L'Idiot de la famille*. — Tome III, Paris, Gallimard, 1971, p. 187.

<sup>2</sup> On soulignera que le recours au néologisme dans l'œuvre de Sartre est finalement assez rare.

<sup>3</sup> J.-P. Sartre, *Questions de méthode*, Paris, Gallimard, 1960.

<sup>4</sup> J.-P. Sartre, *Esquisse d'une théorie des émotions*, Paris, Hermann, 1939.

## 1. Qu'est-ce qu'être désitué ?

Le concept apparaît donc une première fois sous la forme du verbe « désituer » dans les *Questions de méthode* lorsque Sartre, dans le problème des médiations, explique la problématique de l'autonomie réciproque du sociologue expérimentateur et du groupe expérimental :

Le sociologue n'est pas situé ou, s'il l'est, il suffira de précautions concrètes pour le *désituer* ; il se peut qu'il essaye [*sic.*] de s'intégrer au groupe mais cette intégration est provisoire, il sait qu'il se dégagera, qu'il consignera ses observations dans l'objectivité ; bref, il ressemble à ces flics que le cinéma nous propose souvent pour modèles et qui gagnent la confiance d'un gang pour mieux pouvoir le donner : même si le sociologue et le flic participent à une action collective, il va de soi qu'elle est mise entre parenthèses, et qu'ils n'en font que les gestes au profit d'un « intérêt supérieur »<sup>1</sup>.

Être désitué consiste donc à participer à une action collective tout en la « mettant entre parenthèses » — la formule, évoquant l'*epochè*, est évidemment notable. La participation collective semble rencontrer un objectif de surface valant, en réalité, pour un autre intérêt, qualifié par Sartre, de supérieur. On remarquera que l'homme désitué est ici l'enquêteur (le sociologue ou le flic), celui qui cherche à obtenir des informations à propos d'une réalité sociale donnée.

C'est dans l'analyse de la « névrose objective »<sup>2</sup> de l'étude consacrée à Flaubert qu'être désitué et la désituation réapparaissent. Sartre énonce le destin de l'homme situé et celui de l'homme désitué et l'on comprend directement que Flaubert est concerné par la seconde de ces destinées :

On dira que nous en sommes tous là et c'est vrai : percevoir, c'est *se situer* ; il y a donc en tout cas une dialectique de l'intériorisation et de l'extériorisation. Mais ce qui compte ici, c'est la proportion : tant qu'une part de l'objet se révèle tel qu'il est, en nous révélant ce que nous sommes (c'est-à-dire notre relation à lui et notre ancrage), on peut espérer, au terme d'un long effort, parvenir à cette réciprocité de position (l'objet nous définissant dans la mesure même où nous définissons l'objet) qui est la vérité humaine. Dans le cas de Gustave [...], son effort est tout entier pour se désituer. C'est-à-dire pour détruire ou cacher le rapport de réciprocité<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> J.-P. Sartre, *Questions de méthode*, *op. cit.*, p. 67.

<sup>2</sup> J.-P. Sartre, *L'Idiot de la famille*. — Tome III, *op. cit.*, *passim*.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 12. La dernière phrase apparaît en note de bas de page.

L'application de la désituation à Flaubert permet de préciser que 1) se situer / la situation conduit à la réciprocité de position propre à la « vérité humaine » et 2) se désituer / la désituation consiste en l'état inverse, la destruction ou la dissimulation de ce rapport de réciprocité.

Sartre prolonge son analyse et évoque le destin existentiel ambigu de l'écrivain, condamné en quelque sorte à une incapacité de vivre, à une lutte contre la tendance à l'impossibilité d'échapper à la situation :

Il est clair que ce comportement ne peut être vécu — à tout le moins — que dans la mauvaise foi la plus entière. [...] De toute façon, c'est un rôle qui vise à fonder l'Art comme représentation totalisante du Néant de la vie sur une définition de l'Artiste par l'incapacité de vivre. Il se propose à l'horizon comme solution irrationnelle du survol exigé par la littérature et de l'ancrage réel des hommes qui rend cette désituation impossible. En ce sens, il ne se propose point de contester les *autres* [...] mais de ruiner fictivement [...] son être-de-classe ou son appartenance à l'espèce<sup>1</sup>.

Le « vécu invivable » de la désituation se fait au prix de la remise en cause, fictive, précise Sartre, de son être social, de son appartenance à l'espèce. De fait, l'artiste est condamné à faire le choix de l'irréalité au prix du renoncement à l'ancrage social et aux contingences humaines car, si « l'homme d'action, personne réelle, travaille la réalité »<sup>2</sup>, « l'Artiste doit choisir, lui, d'être le Seigneur irréel de l'irréalité »<sup>3</sup>.

[L'artiste] ne vise donc point *une* fin particulière dont la réalisation *au milieu du monde* dépendrait des possibles. [...] [E]n s'irréalisant comme conscience de survol, il a renié son ancrage, sa facilité, la contingence de ses fins trop humaines : en d'autres termes, cet être de hasard, s'est fait témoin désitué, donc universel, de l'imagination comme totalité rigoureuse<sup>4</sup>.

La conscience de survol de cet être de hasard doit donc être comprise comme la possibilité d'être un témoin désitué (repensons à la position méthodologique du sociologue au sein du groupe ou du flic au sein du gang) proposant un témoignage universel du monde (à défaut d'y être situé). La désituation serait en quelque sorte le prix à payer pour obtenir une connaissance universelle sur la

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 176.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 187.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

situation, sur l'homme en situation, au risque de renier l'ancrage propre au sein de celle-ci<sup>1</sup>.

Enfin le dernier élément, concernant l'aventure de la désituation chez Sartre, consiste à interroger la possibilité pour la méthode scientifique d'expérimenter cet état de connaissance qu'est la désituation. Permettant de rencontrer l'idéal de neutralité de l'expérimentateur, l'idéal scientifique échoue toujours à se désituer :

Cette illusion scientifique naît de l'état réel des sciences contemporaines. Beaucoup plus tard, dans le domaine de la microphysique, quand les investigations seront rendues possibles par de nouveaux outils mathématiques et par l'extrême sensibilité des instruments matériels, on s'apercevra que l'expérimentateur fait lui-même partie de l'expérience<sup>2</sup>.

En refusant à l'attitude scientifique la possibilité de se désituer, lui reconnaissant à tout le mieux un acte désitué fantasmé, Sartre précise également que cette expérience est réservée au procédé esthétique. Le scientifique échoue dans l'entreprise désituée, et c'est bien à l'artiste que revient la possibilité de la « mise entre parenthèses [...] au profit d'un "intérêt supérieur" » — pour reprendre les mots de Sartre<sup>3</sup> — menant à la compréhension du monde. Sartre

---

<sup>1</sup> Le commentateur attentif à l'œuvre sartrienne ne pourra s'empêcher de faire, avec *Huis clos*, un lien entre conscience de survol et désituation. En effet, l'un des mystères de la pièce est que les trois personnages (Estelle, Inès et Garcin) continuent, depuis leur huis clos, à pouvoir percevoir le monde extérieur grâce à un pouvoir magique reposant sur une perception désincarnée. Estelle : « Il y a six grandes glaces dans ma chambre à coucher. Je les vois. Je les vois. Mais elles ne me voient pas. Elles reflètent la causeuse, le tapis, la fenêtre... Comme c'est vide, une glace où je ne suis pas » (J.-P. Sartre, *Huis clos*, Paris, Gallimard, 1947, p. 45). Chaque personnage observe des scènes de sa vie quotidienne sans qu'il n'en fasse partie ; chacun voit sans être vu et sans appartenir à l'espace de cette perception. Bien que Sartre n'utilise pas le concept de désituation, cette brève relecture de *Huis clos* laisse à penser qu'il s'intéresse dès 1947 à la connaissance de la situation depuis une position extérieure à celle-ci. On évoquera également la réflexion sur le tiers menée par Sartre dans la *Critique de la Raison dialectique*, Paris, Gallimard, 1960, *passim*. Deux commentaires mettent en évidence cette notion de regard extérieur : J. Rancière, *Le Philosophe et ses pauvres*, Paris, Flammarion, 2007 ; D. Giovannangeli, « Ontologie phénoménologique et anthropologie chez Sartre », dans G. Cormann et O. Feron [dir.], *Questions anthropologiques et phénoménologiques*, Bruxelles, Ousia, 2014, p. 13-24.

<sup>2</sup> J.-P. Sartre, *L'Idiot de la famille*. — Tome III, *op. cit.*, pp. 260-261.

<sup>3</sup> Cf. J.-P. Sartre, *Questions de méthode*, *op. cit.*, p. 67.

écrit d'ailleurs, quelques pages plus loin, que « la conduite scientifique » devrait, pour parvenir à rencontrer la désituation, se transformer « en attitude esthétique »<sup>1</sup>.

De cette cartographie de la désituation dans l'*Idiot de la Famille*, retenons 1) qu'être désitué consiste en une mise entre parenthèses de l'action collective afin de rencontrer des intérêts supérieurs que sont la connaissance de l'homme ou des hommes en situation ; 2) se désituer consiste en la destruction ou la dissimulation du rapport de réciprocité ; 3) ce vécu est qualifié d'« invivable » et se fait au prix de la remise en cause de l'appartenance à l'espèce ; 4) la désituation est une expérience esthétique de compréhension du monde à laquelle échappe le scientifique qui, à son insu, est embourbé dans la situation malgré sa bienveillante neutralité.

## 2. Le modèle de la situation émotionnelle chez Sartre

Après avoir considéré ce que signifie « être désitué », je propose d'effectuer, en quelque sorte, un geste de retour en arrière pour comprendre ce que signifie « être situé »<sup>2</sup>. Cette analyse porte dans un premier temps sur l'*Esquisse d'une théorie des émotions* qui permet de soutenir l'hypothèse que la situation repose de façon décisive sur l'expérience émotionnelle. Si ce qui intéresse Sartre dans l'*Esquisse* est « l'homme dans le monde, tel qu'il se présente à travers une multitude de situations : au café, en famille, à la guerre »<sup>3</sup>, ces situations sont

---

<sup>1</sup> J.-P. Sartre, *L'Idiot de la famille. — Tome III, op. cit.*, p. 301.

<sup>2</sup> Il est en effet raisonnable de considérer qu'il n'y a de désituation qu'en rapport avec une situation primaire mais aussi, en respectant la chronologie de l'œuvre sartrienne, d'observer que l'étude de l'homme en situation, qui apparaît dans les premiers écrits philosophiques, est bien antérieure à celle de la désituation qui n'apparaîtra que dans la dernière partie de l'œuvre sartrienne.

<sup>3</sup> J.-P. Sartre, *Esquisse d'une théorie des émotions, op. cit.*, p. 17. Profitant du contexte psychopathologique de ce texte, je rappelle que Franco Basaglia, dans son projet d'une psychiatrie alternative, suivait à la lettre les recommandations de Sartre, en allant prendre le café avec ses patients. Plusieurs anecdotes de cliniciens ayant vécu cette période faste de l'antipsychiatrie italienne révèlent tout l'intérêt de cette démarche et vantent la dimension thérapeutique et socialisante d'une telle préoccupation. Sur les rapports entre Basaglia et Sartre, on se référera à G. Gallio et R. Kirchmayr, « La Découverte de la réalité. Sartre, "maître" de Basaglia » dans *Les Temps Modernes* n°668 (2012), p. 64-103.

d'emblée émotionnelles — c'est-à-dire signifiantes, vectrices de transformations, incarnées et relationnelles. Retenons de l'*Esquisse* les quelques thèses essentielles suivantes<sup>1</sup> :

1) « Tout fait humain est par essence significatif »<sup>2</sup> et lui retirer ce principe de signification revient à « lui ôter sa nature de fait humain »<sup>3</sup>, et conduirait à considérer l'émotion comme « morte, non-psychique, inhumaine »<sup>4</sup>. L'émotion a donc un sens : « Elle signifie quelque chose pour ma vie psychique »<sup>5</sup> ; c'est ce qui en fait sa dimension humaine, qualité à laquelle elle ne peut échapper.

2) En conséquence de ce principe de significativité, le phénomène émotionnel est également à considérer comme indissociable de son environnement : « L'émotion c'est la réalité-humaine qui s'assume elle-même et se "dirige-émue" vers le monde »<sup>6</sup>. Une émotion seule n'existe pas et elle n'a de réalité que dans son interaction avec l'environnement social ; la situation. C'est la fameuse mise en scène de la magie relationnelle et de la sorcellerie : « L'homme est toujours un sorcier pour l'homme »<sup>7</sup>.

3) L'émotion permet la « transformation du monde »<sup>8</sup>. Il s'agit de l'introduction du « magique » dans le « réel », dans le monde des *ustensiles* : « Nous appellerons émotion une chute brusque de la conscience dans le magique. Ou, si l'on préfère, il y a émotion quand le monde des ustensiles s'évanouit brusquement et que le monde magique apparaît à sa place »<sup>9</sup>. L'émotion présente donc une fonction régulatrice consistant à transformer le monde en lui donnant un sens idiosyncrasique, c'est-à-dire en le faisant exister selon le vécu émotionnel du sujet<sup>10</sup>.

---

<sup>1</sup> Pour un développement plus étayé de ces hypothèses, je me permets de renvoyer à mon article « La Magie et la sorcellerie des visages comme socle anthropologique de la philosophie sartrienne » dans *Études sartriennes*. — Volume 17-18 : *Repenser l'Esquisse d'une théorie des émotions*, Bruxelles, Ousia, 2014, p. 41-59.

<sup>2</sup> J.-P. Sartre, *Esquisse d'une théorie des émotions*, op. cit., p. 16.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>10</sup> La théorie sartrienne des émotions permet d'identifier une amphibologie concernant la « régulation émotionnelle », omniprésente dans la psychologie contemporaine, principalement d'inspiration cognitiviste. Pour ce paradigme, la « régulation émotionnelle » désigne l'étude des modalités de régulation qui sont appliquées à l'émotion,



Retenons de l'étude sartrienne de l'émotion une réunification de ces deux attributs de l'être que sont l'être en situation et l'être ému. Cette connotation suggère une homonymie entre la *Geworfenheit*, l'être-jeté de la conscience dans une situation, et la *Befindlichkeit*, rendant compte de la condition de possibilité de chaque émotion singulière de l'homme en situation.

Cet addendum décisif permet de comprendre la désituation comme une expérience limite de l'éprouvé émotionnel. En effet, il semble cohérent d'émettre l'hypothèse que, si la situation est la condition de possibilité de l'émotion (et inversement), la désituation a pour (nouvelle) caractéristique de priver celui qui expérimente ce vécu de l'adhérence émotionnelle à son environnement, à autrui, peut-être même à soi-même. En conséquence, ce détour permet de suggérer que c'est également au prix d'une abrasion de l'expérience affective qu'est possible l'état de désituation. Ces hypothèses vont me permettre de réaliser une analyse minutieuse du vécu schizophrénique, à travers les rencontres de Séraphine et de Fabien.

### 3. La schizophrénie ou l'art de se désituer

Dans différents travaux publiés ces dernières années, Louis Sass, psychologue phénoménologue américain, et Josef Parnas, psychiatre phénoménologue danois qui co-dirige avec Dan Zahavi le *Center for Subjectivity Research* de Copenhague, suggèrent dans l'*Ipseity-Disturbance Model* (IDM) que le trouble fondamental de la schizophrénie trouve son origine dans une perturbation du *soi de base*<sup>1</sup>. Le *trouble de l'ipséité*, reposant sur des anomalies de l'expérience

---

d'une part, et, d'autre part, la conception de techniques de contrôle du phénomène émotionnel ; la régulation émotionnelle s'apparente de ce fait à une forme de maîtrise de soi, de prévention, voire de pratique orthopédique. À l'inverse, avec Sartre, le paradigme phénoménologique donne la possibilité de considérer l'émotion comme le vecteur principal de la régulation sociale et de l'échange relationnel. D'après cette perspective, l'émotion ne doit pas être régulée ; c'est elle qui régule le monde. Selon moi, cette double compréhension de la « régulation émotionnelle » marque parfaitement la distance — subtile mais fondamentale — entre les paradigmes d'une psychologie cognitiviste et d'une psychologie d'inspiration phénoménologique.

<sup>1</sup> L. Sass et J. Parnas, « Schizophrenia, Consciousness, and the Self », dans *Schizophrenia Bulletin* n°29 (2003/3), p. 427-444 ; L. Sass, « Self-disturbance and Schizophrenia : Structure, Specificity, Pathogenesis (Current Issues, New Directions) », dans *Schizophrenia Research* n°152 (2013/1), p. 5-11. Pour une synthèse, une discussion et des illustrations cliniques de cette hypothèse, cf. J. Englebert et C. Valentiny, *Schizo-*

du soi<sup>1</sup>, est constitué selon leurs descriptions de trois facettes interdépendantes :

1) L'*hyper-réflexivité* faisant référence à une conscience de soi exagérée, à une tendance (fondamentalement non volontaire) à diriger l'attention vers des phénomènes ou des processus qui devraient normalement être *habités* ou vécus (de manière tacite) comme faisant implicitement partie de soi. Le schizophrène interroge des phénomènes *a priori* implicites/préréflexifs comme la conscience de soi, les sensations corporelles et les interactions avec l'environnement sur un mode explicite/réflexif. Dans ce contexte, le sujet est amené à douter continuellement de ses expériences et des manifestations du monde qui l'entoure. L'*hyper-réflexivité* est intimement liée à la perte de l'évidence naturelle décrite par Blankenburg<sup>2</sup>, voire encore au rationalisme morbide mis en évidence par Minkowski<sup>3</sup>.

2) Le *sentiment de soi diminué* qui se rapporte à un déclin (passif et automatique) dans l'expérience du sentiment d'exister en tant que sujet conscient ou agent de ses actions. Les caractéristiques troublées dans l'expérience

---

*phrénie, conscience de soi, intersubjectivité : Essai de psychopathologie phénoménologique en première personne*, Bruxelles, De Boeck, 2017 ; J. Englebert, G. Stanghellini, C. Valentiny, V. Follet, T. Fuchs et L. Sass, « Hyper-réflexivité et perspective en première personne : un apport décisif de la psychopathologie phénoménologique contemporaine à la compréhension de la schizophrénie », dans *Évolution psychiatrique* n°83 (2018/1), p. 77-85.

<sup>1</sup> Les anomalies de l'expérience du soi sont étudiées et appréhendées cliniquement au moyen de deux échelles : l'échelle *EASE* (J. Parnas, P. Møller, T. Kircher, J. Thalbitzer, L. Jansson, P. Handest, et D. Zahavi, 2005. « EASE : Examination of Anomalous Self-Experience », dans *Psychopathology* n°38 (2005/5), p. 236-258) ; l'échelle *EAW* (L. Sass, E. Pienkos, B. Skodlar, G. Stanghellini, T. Fuchs, J. Parnas et N. Jones, « EAW : Examination of Anomalous World Experience », dans *Psychopathology* n°50 (2017/1), p. 10-54. Ces deux échelles s'intéressent respectivement aux anomalies de l'expérience du soi et du monde, les premières s'inscrivant dans une logique centripète et les secondes dans une logique centrifuge. Sur ce point, cf. J. Englebert, F. Monville, C. Valentiny, F. Mossay, E. Pienkos et L. Sass, « Anomalous Experience of Self and World : Administration of EASE and EAW Scales to Four Subjects with Schizophrenia », dans *Psychopathology*, à paraître.

<sup>2</sup> W. Blankenburg, *La Perte de l'évidence naturelle*, Paris, PUF, 1991.

<sup>3</sup> E. Minkowski, *La Schizophrénie*, Paris, Payot, 2002. On observera que l'*hyper-réflexivité* — caractérisée pour la première fois par Louis Sass dans *Madness and Modernism : Insanity in the Light of Modern Art, Literature, and Thought*, New-York, Basic Books, 1992 — décrit un phénomène dans sa positivité, là où la perte de l'évidence naturelle, et dans une moindre mesure le rationalisme morbide, décrivent des phénomènes manqués dans une logique de négativité.

schizophrénique correspondent à ce que les représentants de l'*embodied cognition*<sup>1</sup> appellent l'*ownership* — traduisant l'éprouvé de l'expérience comme étant propre au sujet, expérimentée en première personne — et l'*agency* — indiquant l'expérience et la capacité éprouvée d'agir sur le monde — qui sont les caractéristiques centrales du *Minimal self*<sup>2</sup>, c'est-à-dire de la structure subjective préreflexive la plus profonde de l'expérience. Cette connexion intime du sujet avec lui-même est vécue de façon diminuée dans la schizophrénie, le sujet pouvant aller jusqu'à exprimer que ces attributs primordiaux ont disparu de son expérience<sup>3</sup>.

3) À ces deux aspects s'ajoute une *perturbation de l'adhérence et de l'accroche au monde social*. Cette expérience est hautement proche du vécu de désituation, j'y reviendrai dans quelques instants. Dans une étude consacrée aux anomalies de l'expérience du monde dans la schizophrénie, Pienkos met en évidence une *gestalt* sous-jacente à la schizophrénie qu'elle nomme « *Unmooring of the World* »<sup>4</sup>, que l'on peut traduire par « Désamarrage du Monde » et qui signifie la perte de l'« ancrage » au sens commun conduisant à une isolation relationnelle et sociale profonde. Parmi les trois facettes du trouble du

---

<sup>1</sup> S. Gallagher, « Philosophical Conceptions of the Self : Implications for Cognitive Science », dans *Trends in Cognitive Sciences* n°4 (2000/1), p. 14-21 ; S. Gallagher, *How the Body Shapes the Mind*, Cambridge, Oxford University Press, 2005 ; S. Gallagher et D. Zahavi, *The Phenomenological Mind : An Introduction to Philosophy of Mind and Cognitive Science*, London, Routledge, 2008.

<sup>2</sup> D. Zahavi, *Self and Other : Exploring Subjectivity, Empathy and Shame*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

<sup>3</sup> En effet, le sujet schizophrène peut aller jusqu'à dire que son esprit est commandé de l'extérieur par une force extraterrestre, par exemple. C'est ce que l'on appelle l'expérience de l'« *alien control* » témoignant d'une perte radicale des facultés d'*ownership* et d'*agency*. Cf. S. Gallagher, « Agency, Ownership and Alien Control in Schizophrenia », dans P. Bovet, J. Parnas et D. Zahavi [dir.], *Interdisciplinary Perspectives on Self-consciousness*, Amsterdam, John Benjamins Publishers, 2004, p. 89-104.

<sup>4</sup> E. Pienkos, *The Unmooring of the World : A Qualitative Investigation of Anomalous World Experiences in Schizophrenia*, thèse (partielle) de doctorat soumise en 2014 à la *Graduate School of Applied and Professional Psychology* de l'Université Rutgers (New Jersey) ; E. Pienkos, L. Sass et S. Silverstein, « The Phenomenology of Anomalous World Experience in Schizophrenia : A Qualitative Study », dans *Journal of Phenomenological Psychology*, n°47 (2017/2), p. 188-213.

soi de base, cette dernière est sans doute la plus difficile à objectiver et à verbaliser pour le sujet schizophrène<sup>1</sup>. Pienkos précise qu'il est possible que ce « désamarrage » se manifeste dans la forme du discours, plus que dans le contenu de celui-ci. Elle explique avec à-propos que : « Sans une connaissance implicite, relative au sens commun, de ce qui correspond à une expérience ordinaire et de ce qui pourrait être inhabituel ou étrange, un sujet peut être dans l'incapacité de cataloguer ou de discuter d'expériences particulièrement inhabituelles »<sup>2</sup>. L'identification d'expériences qui, par nature, sont préréflexives et souffrent de se situer en dehors du sens commun présente des paradoxes discursifs évidents qui doivent être considérés comme des facteurs contribuant à la coupure relationnelle et sociale vécue par la personne schizophrène, ou à tout le moins la renforcent<sup>3</sup>.

Séraphine et Fabien, patients rencontrés dans le contexte d'une consultation clinique ambulatoire, permettent de saisir de façon incarnée comment ces anomalies de l'expérience décrites par Sass et Parnas se manifestent dans le discours schizophrénique.

---

<sup>1</sup> Il est d'ailleurs intéressant de constater que le phénomène le plus facilement verbalisable (et très souvent exprimé) est celui de l'*hyper-réflexivité* (interrogeant des phénomènes généralement préréflexifs, ce phénomène se situe pourtant bien dans le registre réflexif). Le *sentiment de soi diminué* se situe à un niveau intermédiaire puisqu'il convoque des phénomènes préréflexifs, mais le sujet schizophrène exprime souvent cette expérience avec, toutefois, de plus grandes difficultés pour trouver les mots signifiant adéquatement son ressenti. Enfin, la *perturbation dans l'adhérence au monde*, dimension préréflexive de la relation au monde, est sans doute la facette la plus difficile à exprimer, signant une limite avec les possibilités offertes par le langage pour exprimer une anomalie de l'expérience qui est globalement indicible. On peut suggérer que cette troisième facette est la plus difficile à verbaliser car elle est expérimentée par le sujet comme la caractéristique la plus dépendante au monde extérieur, alors que les deux premières facettes, bien qu'ayant affaire au préréflexif, concernent toutefois une expérience *a priori* plus interne au sujet et, même si le sujet s'en sent privé, il conserve probablement un souvenir plus précis de ces modalités expérientielles plus personnelles et internes.

<sup>2</sup> E. Pienkos, *The Unmooring of the world*, *op. cit.*, p. 31. Je traduis.

<sup>3</sup> Ce constat permet, dès lors, de suggérer que la perspective en première personne de la phénoménologie présente un intérêt clinique, voire même un enjeu thérapeutique certain, en raison de sa faculté à nouer ou renouer un lien entre le sujet et ses expériences avec le monde externe. Celui-ci étant incarné par le clinicien qui fait office d'interlocuteur et de facilitateur d'un partage relationnel d'expériences qui souvent sont vécues comme impossibles à confier à autrui.

Patiente schizophrène, Séraphine dit se retrouver pleinement dans mes propos lorsque je lui explique que certaines personnes font état d'une perte de l'évidence naturelle des choses et du monde. Elle précise : « *Pour moi, traverser la rue est bien plus difficile que pour tout le monde car, à chaque instant, je me pose toutes les questions qu'il est possible de se poser. Je m'interroge sans cesse, je passe ma vie à m'interroger* ». À d'autres moments, elle dit être « *une spectatrice qui observe le monde... J'observe le monde mais d'une façon différente des autres, de façon plus profonde. Je suis à la fois en dehors du monde et bien plus dedans que tout autre... Je comprends le monde comme personne d'autre* ». Par ailleurs, sans que cela n'apparaisse d'emblée dans son discours, elle explique, lors de l'administration de l'échelle EASE à propos de l'item « *sentiment amoindri du soi de base* » : « *Je n'ai pas vraiment d'intérieur, j'ai le sentiment qu'il n'y a rien en moi, que je suis vide... Depuis que je suis malade, je suis une tout autre personne... Une personne hors du monde, hors du monde de tous les autres* ».

Fabien, quant à lui, est un patient présentant une personnalité schizotypique<sup>1</sup>. Pianiste assez reconnu, voici ce qu'il dit de son art : « *Mon rapport au piano est plus important que tout au monde. J'ai un rapport extralucide à la musique. En italien, on utilise le mot "suonare" pour dire qu'on "joue" du piano. Moi, c'est la même chose, je ne joue pas du piano, je sonne, je le fais sonner. Lorsque je suis devant mon instrument, mes mains sont dans l'activité et la passivité. Je touche activement le clavier et, en même temps, je suis touché passivement par l'ivoire qui en retour me modifie. Mon corps n'existe que par mes mains. Mes mains lorsqu'elles touchent le clavier rencontrent la possibilité de tout faire, elles sont, à chaque instant, la possibilité du monde entier, mes mains synthétisent l'ensemble des actes humains* ». On remarquera le degré de précision de description de l'expérience livrée par Fabien qui, si elle est d'une grande subtilité (faisant penser à un exercice de description phénoménologique), est rarement rencontrée dans l'expérience quotidienne du contact fluide avec le monde. « *Le problème est que ce rapport particulier au piano est tellement puissant que parfois ça m'empêche de jouer, j'ai parfois l'impression d'être trop conscient de tout ce que cela représente. Le piano est quelque chose qui est parfois trop compliqué, pas trop compliqué pour moi, mais trop compliqué pour l'existence. [...]* Avez-vous l'impression, demandais-je, de vous poser des questions que la plupart des gens ne se posent pas ? *Tout à fait. Et cela me rend différent aux yeux des autres, cela m'exclut peut-être un peu...* ». Lorsque je l'interroge, Fabien exprime un *sentiment de soi diminué* nettement moins important que Séraphine<sup>2</sup>. Tout au plus, il a parfois l'impression d'être

---

<sup>1</sup> Pour le propos de cet article, on retiendra qu'il s'agit d'un trouble de la personnalité indiquant une forme atténuée (non décompensée) de schizophrénie.

<sup>2</sup> C'est d'ailleurs une des raisons qui conduit à conclure à un diagnostic de personnalité schizotypique plutôt qu'à un véritable trouble schizophrénique.

moins présent après un important concert, après lequel il dit être « *anormalement vidé* », « *incapable de faire quoi que ce soit* ». Il se dit également parfois transparent dans certaines situations sociales (tout en précisant qu'il est conscient qu'il n'est pas concrètement transparent). Cet élément indique aussi une perturbation dans l'adhérence au monde (également moindre), tout comme son sentiment d'être exclu de l'aventure sociale en raison de « *capacités exceptionnelles de concentration* ».

Et si la caractéristique ontologique et existentielle principale de Séraphine et de Fabien était d'être désitués ? En effet, aux côtés des troubles de l'ipsité que tous deux présentent, on observe un vécu en dehors de l'expérience sociale conventionnelle (« *Je suis une spectatrice qui observe le monde...* » ; « *Je suis à la fois en dehors du monde et bien plus dedans que tout autre...* » ; « *Je suis une personne hors du monde, hors du monde de tous les autres* » ; « *Cela me rend différent aux yeux des autres, cela m'exclut peut-être un peu...* »). Leurs explications semblent suggérer que ce vécu de désituation agit comme une réponse à l'expérience d'hyper-réflexivité (« *À chaque instant, je me pose toutes les questions qu'il est possible de se poser. Je m'interroge sans cesse, je passe ma vie à m'interroger* », « *J'observe le monde mais d'une façon différente des autres, de façon plus profonde... Je comprends le monde comme personne d'autre* »). À vrai dire, l'équation peut également être inversée et l'hyper-réflexivité peut être tout autant considérée comme la conséquence de l'expérience de la désituation.

Séraphine et Fabien sont en quelque sorte incapables d'être là où ils sont. Ils semblent proches du vécu, décrit par Minkowski, à propos de l'expérience schizophrénique : « "Où êtes-vous ?" [...] Le schizophrène, même à un stade avancé, dira qu'il sait bien où il est — en effet il le sait — mais qu'il ne se sent pas à l'endroit où il se trouve, qu'il ne se sent pas dans son corps, que "j'existe" n'a pas de sens précis pour lui »<sup>1</sup>. En effet, Séraphine ne parvient plus à traverser la rue en raison du raisonnement qu'elle mène systématiquement à propos des implications pratiques d'un tel projet. Fabien est quant à lui contraint par son extrême sensibilité à ne plus pouvoir se situer face à son piano pour exercer l'art dans lequel il excelle tant. L'ensemble des questions se pose à eux ; celles-ci les contraignent à adopter une attitude de spectateur social, à réfléchir le monde plutôt qu'à le vivre<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> E. Minkowski, *Traité de psychopathologie*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1999, p. 329.

<sup>2</sup> Cf. T. Fuchs, « The Tacit Dimension », dans *Philosophy, Psychiatry & Psychology*, n°8 (2001/4), p. 323-326.

Le modèle des troubles de l'ipséité de Sass et Parnas présente de grandes qualités heuristiques pour expliquer le vécu et le mode de fonctionnement de Séraphine et Fabien. Tous deux expérimentent bel et bien (à des degrés divers), un vécu d'hyper-réflexivité, un sentiment de soi diminué et une perte d'adhérence au monde. Toutefois, ce modèle se trouve sensiblement amélioré si on lui ajoute le vécu de désituation. Surtout si l'on tient compte de l'apport de la théorie émotionnelle sartrienne sous-jacente. Le modèle des troubles de l'ipséité insiste en effet moins sur une caractéristique pourtant essentielle du trouble schizophrénique : sa dimension spatiale, situationnelle (ou plutôt « désituationnelle ») à travers un vécu de rupture émotionnelle avec l'environnement et avec autrui<sup>1</sup>. Séraphine et Fabien rencontrent d'importantes difficultés à pouvoir interagir avec autrui et apparaissent exclus de la situation émotionnelle. Tous deux sont sociologues, flics ou écrivains ; ils sont condamnés au rôle de témoin universel (c'est particulièrement prégnant dans le cas de Fabien qui semble considérer sa pratique du piano comme une tâche à laquelle il doit s'accommoder en raison d'un don exceptionnel). Contraints à refuser le rapport de réciprocité, ils sont forcés de mettre entre parenthèses l'action collective. Ils sont, toujours pour reprendre les mots de Sartre, sans ancrage, détachés d'un monde qu'ils parviennent à penser et à nommer (« *de façon plus profonde* », « *comme personne d'autre* »), plus qu'ils ne le sentent et ne l'investissent affectivement. Ils scrutent la situation plutôt qu'ils n'y vivent, l'art auquel ils consacrent leur existence est celui de la désituation.

## Conclusion

Séraphine et Fabien ont une conscience réflexive qui fonctionne à l'excès, s'accompagnant d'une perte d'adhérence, d'une perte d'ancrage, témoignant en fait d'une rupture émotionnelle avec la situation (c'est bien leur conscience préréflexive qui fait défaut). L'émotion n'est plus significative (ou plutôt elle est significative par excès, par saturation de signification, elle est vide parce qu'elle est pleine), le sujet ne se dirige plus ému vers le monde, celui-ci ne peut plus être transformé par un acte magique<sup>2</sup>. L'hypothèse de la désituation, si l'on accepte l'archéologie émotionnelle que je lui ai donnée, semble révéler que cette conscience de survol, cette hyper-réflexivité pour le dire en termes

---

<sup>1</sup> Bien que l'on retrouve clairement cette dimension dans la troisième facette (perturbation dans l'adhérence et dans l'accroche au monde social).

<sup>2</sup> L'amphibologie que j'identifiais à la note 31 n'a plus de raison d'être puisque l'émotion ne régule plus le monde.

psychopathologiques, s'accompagne d'une mise à l'écart de l'éprouvé émotionnel ainsi que de la dimension pratique et fluide de l'existence. Ceci permet de comprendre mieux encore pourquoi Séraphine en arrive à ne plus savoir traverser la rue ou pourquoi Fabien peut ne plus jouer du piano. Leur conscience de survol les contraint à cette condition paradoxale : être un individu profond, mais désitué.

Cette conception de la schizophrénie n'est pas sans conséquence. D'une part, elle semble remettre en cause l'hypothèse quasi généralisée de la schizophrénie comme perte de raison, déficit cognitif et perte de sens. La phrase, au génie précurseur, du poète Chesterton résume bien cette proposition : « Le fou n'est pas l'homme qui a perdu la raison. Le fou est celui qui a tout perdu, excepté la raison »<sup>1</sup>. Cette faculté de s'accrocher à la conscience en dernier recours fait du schizophrène un être profond mais distant<sup>2</sup>, le témoin universel d'un univers auquel il appartient moins qu'autrui. L'expérience de l'artiste, telle que l'incarne Flaubert, semble rencontrer d'inattendues proximités avec l'expérience schizophrénique. Je terminerai par une expérience de pensée relatée par Bataille. Pour témoigner de cette proximité des vécus qui les caractérise, l'on pourra remplacer l'individu unique, ciblé par Bataille, tant par l'artiste ou le schizophrène dans le monde, que par le flic dans le gang, ou le sociologue dans le groupe... Chacun étant à sa manière un être désitué :

Les hommes s'éveillent à la conscience insérés dans un monde sensé. Dans la multitude, un seul — détaché du sens — interroge le vide, ne sachant plus ce qu'il fait, ni la multitude<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> G.K. Chesterton, *Orthodoxie* [1908], trad. fr. A. Joba, Paris, Gallimard, 1984, p. 32.

<sup>2</sup> Louis Sass l'indique bien lorsqu'il écrit dans *Madness and Modernism*, *op. cit.*, p. 4 : « Et si la folie, du moins dans certaines de ses formes, dérivait d'une intensification plutôt que d'un affaiblissement de la conscience, et d'une aliénation non pas de la raison mais des émotions, de l'instinct, du corps ? ».

<sup>3</sup> G. Bataille, *Julie*, dans *Id.*, *Œuvres complètes*, IV, 1944.